L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans, as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 27 février 1904

Thermomètre de E. et L. CLAUDEL, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	68	20
Midi.....	78	25
3 P. M.....	78	25
6 P. M.....	76	24

SOMMAIRE.

Le Japon Moderne.
Le Cimetière Sainte-Marguerite.
Un Heureux Mensonge.
Les Deux Cortèges, poésie.
Une seconde lettre de M. Louis Herbette.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite).
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

L'Affaire de Panama.

Voici de nouveau l'Europe en feu; tout y est à la guerre. Pour trouver un peu de paix et de repos, on était réduit à la triste nécessité de traverser l'Atlantique et de venir se réfugier dans le Nouveau Monde, aux Etats-Unis.

Hélas! ce dernier refuge n'existe même plus. L'odeur de la poudre a enivré même les Américains, si paisibles qu'ils soient de leur nature.

Les Colombiens se mettent de la partie et se déclarent prêts à prendre les armes, par suite de la ratification du traité relatif au Canal de Panama.

Si jamais levée de boucliers a été insensée, injustifiable au double point de vue de la justice et de la raison, c'est bien celle là.

Il est vrai que les Panamiens se sont séparés de la Colombie et ont proclamé leur indépendance, mais en agissant de la sorte, ils ne faisaient qu'user d'un droit inaliénable, sacré, reconnu par toutes les nations civilisées.

Si les Colombiens se sentaient lésés dans leurs droits, s'ils voulaient recouvrer la possession du canal, c'était à eux de prendre les mesures nécessaires pour y arriver. L'Union n'avait ni le droit ni le devoir d'entrer en guerre pour forcer Panama à restituer aux Colombiens la propriété dont ils se prétendaient frustrés.

Ce qui prouve que les Panamiens n'étaient pas sortis de la ligne droite, c'est qu'aucune puissance n'a protesté; c'est que la révolution s'est opérée pacifiquement, sans coup férir, et aux acclamations de toute l'humanité civilisée.

En fait, l'opposition acharnée que la Colombie faisait à la construction du Canal de Panama était injuste, odieuse et ne reposait que sur des motifs peu avouables, condamnés par toutes les lois qui gouvernent le monde moderne.

En pareille occurence, la lutte n'est concevable que quand l'agresseur a la conscience de la supériorité de ses forces.

C'est justement le contraire que nous voyons se passer ici.

L'infériorité des forces attaquant est si flagrante que toute idée de se mesurer avec leurs adversaires semble interdite aux Américains.

A la première rencontre, il serait outrageusement battu, sans espoir de se relever jamais de sa défaite.

Ce n'est plus aux Panamiens que la Colombie aurait affaire en cas de conflit, mais aux Etats-Unis, qui sont maintenant les maîtres légitimes de la zône isthmique, en vertu d'un contrat, en vertu d'un traité dont personne ne peut contester la validité. Il est donc à espérer que le bon sens et le sentiment de leur intérêt, de leur dignité empêcheront les Colombiens de se livrer à une démonstration à laquelle ils ont tout à perdre, n'ont rien à gagner et qui pourrait les conduire à la ruine la plus complète de leur République.

Exposition Française de la Louisiane à St-Louis.

Le Comité Exécutif de l'Exposition Française de la Louisiane à St-Louis poursuit très activement ses travaux, et les nombreuses offres de documents et de souvenirs historiques ainsi que les nouvelles adhésions prouvent que cette œuvre intéressante occupera une place importante dans la section historique de la grande Exposition.

M. Cusachs, qui possède une merveilleuse collection de documents historiques, avec une bonne grâce à laquelle nous nous plaisons à rendre hommage, a mis à la disposition du comité la plus grande partie de ses précieux souvenirs.

M. Beer, l'obligeant bibliothécaire de la "Howard Universal Library," qui a également une très belle collection d'œuvres dues à des plumes louisianaises, a bien voulu les prêter au comité.

Enfin, plusieurs autres personnes, parmi lesquelles M. Houlné, qui a conservé une jolie collection de programmes de nos théâtres lyriques depuis 1827, plusieurs autres personnes, disons-nous, participeront à cette exposition dont la place est tout indiquée dans la section française, eu égard à son caractère et à son objet.

L'Exposition louisianaise, nous le répétons, n'a d'autre but que de démontrer, non sans fierté, la vitalité qu'a conservée l'esprit français parmi nous depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours: esprit qui s'est révélé sous les formes les plus nobles, les plus élevées et dans tous les domaines, ceux notamment des Lettres, des Sciences et des Arts.

De passage à la Nouvelle Orléans.

Nous avons reçu hier la très agréable visite de M. Henri Orlandi, récemment vice-consul de France à la Havane et aujourd'hui chancelier d'Ambassade à Washington.

M. Orlandi est arrivé l'avant-dernière soirée à la Nouvelle Orléans et en part ce matin.

Il va, croyons-nous, passer quelques jours à St-Louis, chargé de quelque mission importante.

DOULEUR AU DOS? FAITES USAGE DU LINIMENT SLOAN.

M. F. CAZELLES.

L'AVENIR DE NOTRE THÉATRE FRANÇAIS.

L'attente générale n'a pas été déçue hier comme elle l'avait été la dernière semaine: l'association plus communément connue sous l'appellation anglaise: "French Opera Association" a confié l'exploitation de son théâtre à M. F. Cazelles pour une durée de trois années.

Quatre soumissions avaient été présentées au Conseil d'administration de l'Association et récusées pour des raisons qu'il ne nous appartient pas d'apprécier, lorsque celle de M. Cazelles a été agréée.

M. Cazelles, dont nous avons reçu la visite hier soir, nous a dit qu'il partirait d'ici demain et se rendrait directement à Paris où il n'aura pas grand temps à consacrer à la formation de sa troupe.

M. Cazelles ne veut rien dire de ses projets, non pas qu'il en fasse un mystère, mais parce qu'il veut agréablement surprendre le public auquel il aura affaire l'hiver prochain. Il nous paraît parfaitement connaître le terrain sur lequel le voilà placé. Il a eu une carrière artistique suffisamment longue qui, si elle lui a valu des succès lui a surtout valu une expérience qu'il mettra à profit. Il connaît notre public, ses goûts, et possède donc la compétence voulue pour grouper les artistes qui conviendront à notre scène.

M. Cazelles se lance dans sa nouvelle entreprise avec enthousiasme assurément, et c'est heureux qu'il en soit ainsi; mais il en parle avec une réserve qui indique qu'il en comprend toute l'importance. En nous parlant de ses projets, il a fait preuve de modestie. La saison prochaine, il nous donnera la comédie, le vaudeville et le drame; pas d'opéra, pas d'opérette. L'année suivante, car le théâtre est sien pour trois ans, nous le disons plus haut, il ramènera le grand Art qui a toujours compté parmi nous tant de fervents.

En attendant remercions M. Cazelles des efforts qu'il va tenter et qui exigent non seulement du courage, mais un nerf que d'aucuns nomment *nerf de la guerre*, pour garder ouvertes les portes de notre théâtre français.

Nous n'avons ni l'intention ni le temps d'entretenir nos lecteurs dans ce numéro de l'importance d'une scène française dans une ville qui, comme la nôtre, a conservé son caractère français.

N'en déplaise aux gallophobes, à ces gens qu'une disposition innée porte à décourager autrui, une exploitation théâtrale du genre de celle qu'entreprend M. Cazelles doit être heureuse si, comme nous en avons la persuasion, elle est bien menée; il y a à la Nouvelle-Orléans des éléments qui soutiendront une scène française.

Nous entendons la bouffonne fureur de ces gens qui en veulent à la langue française parce qu'ils ne la parlent pas, crier sur tous les toits que c'est un .... vol qu'on leur fait de leur retirer cet Art dont ils se disent adeptes, et dont ils se sont montrés si dédaigneux cependant au cours des dernières années.

Nous l'avons souvent dit, et nous nous plaisons à le répéter en parlant de ces détracteurs de la langue française, que nous nous sentons sur une pente glissante et avons peine à nous ressaisir pour ne pas, *prok pudor*, exposer la nudité de ces fantoches moins dangereux qu'amusants.

Encourageons donc de tous nos efforts la renaissance de notre scène française; donnons au nouveau Directeur l'appui que méritent sa hardiesse, son audace, et si les fines comédies, les amusants vaudevilles, les émouvants drames qui vont nous valoir d'aimables soirées, ramènent à notre théâtre certains éléments indifférents ou hostiles à tout ce qui est français, M. Cazelles verra se réaliser un de ses vœux les plus ardents.

L'ABEILLE a toujours été et restera acquise au théâtre, c'est l'institution qui lui est chère, dont elle veut l'éternelle survivance et qu'elle verra toujours par dessus l'épaule de celui qui s'en fait le gardien.

L'EMPEREUR GUILLAUME,
Qui a épousé Mme Eum, une Américaine.

LA GUERRE.

BULLETINS.

Che Foo, 27 février—De nombreux marins japonais ont débarqué à trente milles au nord de Che Foo. Ils prétendent appartenir aux transports qui ont coulé à Port Arthur mercredi.

New York, 27 février — Une dépêche précédente de Tokio donnant des détails de la tentative de l'amiral Togo de bloquer la flotte russe à Port Arthur, disait que les équipages des quatre vaisseaux que l'on a fait couler au large de Port Arthur s'étaient sauvés dans des canots et avaient été recueillis par les contre-torpilleurs qui escortaient ces vaisseaux. Il est considéré possible que les marins en question aient fait partie des équipages des navires marchands qui ont coulé.

Chefoo, 27 février—Il a été annoncé au consulat japonais que les officiers et matelots japonais qui ont débarqué ici d'un canot ce matin, appartenaient à une canonnière qui a été avarié pendant la bataille au large de Port Arthur et qui a sombré en essayant d'atteindre ce port.

Ils ne faisaient positivement pas partie de l'équipage des navires marchands que l'on a fait couler à l'entrée de Port Arthur. Ils ont traversé le golfe dans le canot dans lequel ils sont arrivés.

Le consul a déclaré qu'il s'attendait à voir arriver les survivants de l'action au large de Port Arthur.

—:o:—

Méthodes japonaises.

New York, 27 février—Les experts militaires étrangers et le général Allen, de l'armée des Etats-Unis, en particulier, vantent hautement l'excellence des arrangements des Japonais pour le transport de leur commissariat, dit une dépêche de Koyaong, Corée, au "Herald".

Chaque régiment d'infanterie a un cylindre à compartiments, de deux pieds un quart de haut et de deux pieds et demi de diamètre dans lequel on peut allumer du feu.

Le cylindre supporte une grosse bouilloire en tôle qui à son tour contient une chaudière perforée dans laquelle on peut cuire assez de riz pour le repas de cent hommes.

Les soldats emportent des boîtes en ferblanc renfermant une demie livre de viande.

Quatre-vingts de ces ferblancs sont empaquetés dans une boite. Trois boites forment le chargement d'un cheval.

Le riz est emporté dans des sacs de soixante livres. Un sac est la charge d'un porteur, deux celle d'un poney.

Une quantité de sulphate de soude est emportée par l'armée pour purifier l'eau qu'elle boit.

Chaque soldat a une gamelle de modèle allemand qui contient deux rations de riz cuit. Outre cela il porte en cas de besoin six rations de riz bouilli, séché au soleil et enfermé dans des sacs en coton qui pèsent très peu.

LES GENS MAIGRES

Devraient savoir qu'une digestion parfaite et l'assimilation de la nourriture sont essentielles si l'on veut avoir une chair ferme. Les personnes qui ont un estomac débile et qui souffrent de Dyspepsie, Indigestion et Constipation sont toujours maigres, parce qu'elles ne retirent pas la substance voulue de leur nourriture. Essayez immédiatement le Hostetter's Stomach Bitters. Il fortifiera l'estomac, accélérera la digestion et donnera une chair consistante et ferme. Il n'échoue jamais.

HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

LE MOYEN DE DECOUVRIR

Remplissez une bouteille ou un verre ordinaire d'urine et laissez-la reposer pendant vingt-quatre heures: s'il s'y forme un sédiment ou dépôt il est certain que les rognons sont malades: si l'urine tache le linge c'est encore un indice de troubles des rognons: un besoin trop fréquent d'uriner, ou des douleurs au dos sont encore des preuves convaincantes de désordres des rognons et de la vessie.

CE QU'IL FAUT FAIRE.

Il est consolant d'apprendre de tant de sources différentes que le Swamp-Root du Dr Kilmer, le grand remède des rognons et de la vessie, sert à souhait en guérissant les rhumatismes, douleurs au dos, maladies des rognons, du foie, de la vessie et de toutes les voies urinaires. Il tempère l'incontinence d'urine et fait disparaître la douleur cuisante qu'elle cause au passage, ou les mauvais effets qui résultent de l'usage de la liqueur, du vin et de la bière et dispense de l'ennui d'être obligé d'uriner très souvent le jour, et de se lever continuellement la nuit. L'action calmante et extraordinaire du Swamp-Root est bien vite éprouvée. Il est au premier rang pour ses cures merveilleuses des cas les plus inquiétants. Si vous avez besoin d'un médicament vous devriez prendre le meilleur. En vente chez les pharmaciens, en bouteilles de cinquante sous et d'un dollar.

Une bouteille d'échantillon de Swamp-Root, le grand remède des rognons, et un livre vous relatant tout à son sujet, vous seront envoyés gratis par la poste, sur demande.

Ecrivez au Dr Kilmer & Cie, Binghamton, N. Y., et ayez la bonté de mentionner que vous avez lu cette offre généreuse dans l'"Abeille de la Nouvelle-Orléans". Ne faites pas d'erreur, mais rappelez-vous le nom, Swamp-Root du Dr Kilmer, et l'adresse, Binghamton, N. Y., sur chaque bouteille.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 février 1904.

I.—La Route de Sainte-Hélène.—Les Derniers Jours de Napoléon en France.—I. La Maimaison, par M. Henry Houssaye, de l'Académie Française.

II.—Vers Ispahan, dernière partie, par Pierre Loti, de l'Académie française.

III.—La Lutte pour le Pacifique, par René Pinon.

IV.—Un Vainqueur, deuxième partie, par M. Edouard Rod.

V.—L'Evolution Actuelle de la Tactique, première partie, par ....

VI.—Poésies, par M. André Theuriet, de l'Académie française.

VII.—La Nouvelle Université de Londres, par M. Augustin Filon.

VIII.—Revue Littéraire.—Les "Métamorphoses" de Sainte-Beuve, par M. René Doumic.

IX.—Revues Etrangères—Le Roman d'une Reine, par M. T. de Wyzewa.

X.—Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes.

XI.—Bulletin Bibliographique.

LE Rapport envoyé à Tokio.

Tokio, 27 février — Le rapport officiel de la tentative des Japonais de bloquer l'entrée du port de Port-Arthur mardi soir est arrivé à Tokio hier soir (vendredi). Ce rapport écrit par le vice-amiral Kammura, commandant de division sous l'amiral Togo, établit que plusieurs navires marchands escortés par une flotille ont été expédiés dans le but de fermer l'entrée du port.

La flotille de torpilleurs a rejoint la flotte en mer à 10 heures a. m. mercredi, à un point convenu et a annoncé que le steamer Hokoku Maru avait été coulé au pied du phare à gauche de l'entrée.

Le Bushin Maru a coulé au delà du Hokoku Maru.

Le Tenshi Maru, le Buoy Maru et le Jinsen Maru ont coulé côte à côte au pied de la colline de Lao Toche.

Tous les steamers sus-mentionnés ont été coulés par leurs propres équipages qui ont tous été sauvés.

La flotille de torpilleurs n'a pas été atteinte.

Elle a rapporté avoir découvert les croiseurs russes Bayan et Novik avec quelques contre-torpilleurs dans le port extérieur.

Après que la flotille l'eût rejointe, la flotte principale s'est avancée lentement vers Port Arthur où elle a trouvé les croiseurs russes Bayan, Askold et Novik circulant lentement dans le port sous le couvert des batteries.

Un bombardement a commencé à longue distance, à 11 heures 45 du matin.

Tous les navires et toutes les batteries y ont vigoureusement répondu. Un peu dans l'après-midi, le Novik a retraité dans le port intérieur.

L'Askold et le Bayan l'ont suivi de près, ce qui a démontré que l'entrée du port n'était pas bouchée par les navires qui avaient coulé.

Les Japonais n'ont pas pu déterminer l'effet du bombardement mais ils ont vu d'immenses colonnes de fumée s'élever de temps à autre.

Dans l'intervalle, l'escadre de croiseurs japonais ayant aperçu deux contre-torpilleurs russes au pied de la colline de Laoto Che, s'est mise à leur poursuite.

Un des contre-torpilleurs s'est sauvé, l'autre a coulé.

—o—

Irritée contre les Etats-Unis.

St Pétersbourg, 27 février, 2 h. 10 du matin — La "Gazette de la Bourse" publie aujourd'hui une dépêche de Washington disant que les Etats Unis ont entrepris la pose d'un câble sous-marin des îles Philippines au Japon pour empêcher que ce pays ne soit isolé, si les Russes coupent le câble de Shanghai.

Cette dépêche a été l'objet d'une vive attaque contre le gouvernement de Washington pour cette nouvelle preuve de violation de la neutralité. Le fait que les Etats-Unis prétendent que la pose de ce câble a été entreprise pour l'amélioration des relations de commerce ne les disculpe pas, dit le journal, et nous voudrions savoir ce que diraient les Américains si l'Allemagne avait placé un câble de Kaio Chou à Port Arthur ou à Vladivostock.

—:o:—

VOLONTAIRES.

Paris, France, 27 février — L'ambassade de Russie à Paris reçoit de nombreux officiers français l'offre de servir en Extrême-Orient avec les troupes russes.

Quelques-uns des volontaires basent leur requête sur des ordres qui leur ont été conférés par le Tsar. Ils disent que la décoration leur donne le droit de combattre pour la Russie.

Les demandes de ce genre sont refusées, comme toutes celles dont est inondée l'ambassade.

SLOAN'S LINIMENT Tue le Mal.

comme Me Plessis, comme la duchesse de Brévannes, comme les compagnons du jeune duc qu'elle avait vu tout enfant, de sa fin tragique.

Elle avait le cœur noble et l'âme ardente.

Elle comprenait les désirs de vengeance ou plutôt de justice de son fils et ne chercha pas à les enrayer.

Elle se leva, fit quelques pas dans le cabinet, aperçut dans un coin une photographie du jeune duc, la contempla un instant et revenant à son fils, elle se pencha sur son front, l'embrassa longuement et murmura à son oreille:

—Que Dieu te protège et t'aide dans ton œuvre.

Elle allait se retirer lorsqu'une porte s'ouvrit.

Un vieux domestique entra et dit:

—Il y a là un homme qui demande à voir M. Jean.

—Son nom.

—Yves Marie....

—Qu'il entre!

Il se leva précipitamment et alla au devant de lui.

L'ordonnance du lieutenant de chasseurs se montrait derrière le valet de chambre.

Jean Villedieu lui dit:

—Entre donc. Il y a long temps que je t'attends.

—Mon colonel m'a donné mon congé hier seulement.... Me voilà libre!.... J'arrive.

Le Breton semblait désorienté. Il regardait avec de grands yeux le cabinet où il se trouvait.

Cet intérieur paisible n'était pas celui qu'il rêvait.

Au service de son lieutenant, il avait les chevaux, les chasses, toutes sortes d'exercices violents qui lui plaisaient et convenaient à sa nature de Breton actif et batailleur.

De son côté la veuve du président l'examinait avec attention.

Sa bonne et franche figure lui plut sans doute car elle dit avec bonté:

—Mon fils m'a parlé de vous. Il m'a dit beaucoup de bien de votre caractère. Vous étiez très attaché à votre lieutenant?

—Oui, madame!

—Vous le regrettez?....

—Oui, madame.

—Il était bon pour vous?....

—Comme pour tout le monde, madame. C'était un trésor qu'un homme pareil. Ceux qui l'ont tué sont de grands misérables.

Jean Villedieu lui demanda:

—Tu n'as plus rien à faire à ton régiment?

—Bien, monsieur.... quelques jours.... quand on m'appellera.

—Comment désires-tu qu'on t'emploie?

—Comme il vous plaira.

—Olivier, mon valet de chambre est d'un certain âge, tu l'aideras....

—Brosser, alors?

—A peu près. Tu t'occuperas aussi des chevaux....

—Ça me connait.

—Tu as ton bagage?

—Pas lourd, monsieur. Pas besoin d'un fourgon pour le traîner; un simple baluchon....

—Bon. Je vais te faire donner ce qui te sera nécessaire. On va te conduire à ta chambre.

Olivier attendait les ordres.

Son maître les lui donna d'un signe.

C'était un vieux serviteur des Villedieu qui avait dépassé la soixantaine.

Il sourit et emmena le Breton.

Ils sortaient lorsque Jean Villedieu les rappela:

—Yves Marie!

—Monsieur Jean?

—Demain matin, quand tu auras pris l'air de la maison, et mis tes petites affaires en ordre, tu viendras me parler.

—Bien, monsieur.

Dès qu'il eut disparu, le fils demanda à la mère:

—Comment trouves-tu mon soldat?

—Il me plaît.

—Eh bien! tel que tu le vois, à nous deux nous découvrirons le secret de Fontaine-aux-Bois.

La mère fit un geste de doute et soupira:

—Que Dieu t'entende!

XX

LES MÉFIANCES DE CLOPIN

Depuis le drame de Fontaine, l'honnête sabotier jouait son rôle en acteur consommé.

Il était mélancolique.

Certainement il avait une grande force de caractère.

Mais il ne pouvait pas cacher sa tristesse.

Clopin avait l'âme en deuil.

Tout le monde le remarquait dans son village et aux environs.

Quand il allait dans une ferme exercer ses talents et raccommoder de vieilles portes comme un menuisier, retaper des tonneaux, ou remplacer des carreaux cassés aux fenêtres comme un vitrier, car il était bon à tout, ou porter de jolis sabots à la fermière ou à ses servantes, il affectait parfois des airs navrés et, si on le questionnait, il répondait en soupirant:

—C'est à cause du jeune monsieur André. Qui aurait pu supposer des histoires pareilles! Et puis voilà Fontaine-aux-Bois abandonné! Jamais la bonne duchesse n'y remettra les pieds. C'est fâcheux! .... Le château était bon au pauvre monde!

Clopin en était tout changé.

Parfois il se laissait aller à des confidences et disait:

—En vérité, j'ai des envies de quitter le pays.

—Où iras-tu, Clopin?

—A Paris.

—Quoi faire?

—Je demanderai une petite place à madame la duchesse.

—Toi!

—Pourquoi pas? Je ne suis pas exigeant. Palefrenier, décrotteur, frotteur, valet de chiens, laveur de vaisselle, ce qu'on voudra. Je m'ennuie.... Buret me connait. Il ne me refusera pas. Il sait que je suis un homme à tout faire. C'est lui qui mène la maison.

C'était devenu chez lui une idée fixe.

De jour en jour elle s'enfonçait dans son esprit.

A diverses reprises, il avait déjà quitté sa masure sans dire où il allait.

A la fin de février, il s'absenta presque toute une semaine.

Le temps qui avait été assez rude jusque-là s'était radouci tout à coup.

Quand Clopin revint à Fontaine-aux-Bois, personne ne le vit rentrer chez lui, mais le lendemain il reparut dans le village moins accablé qu'à l'ordinaire et ses voisins lui dirent:

—Eh bien! Clopin, ton voyage s'est bien passé?

—Pas mal.

—Tu reviens de Paris?

—Oui.

—Tu vas entrer chez la duchesse?

—Possible.

—Tu deviendras un larbin?..

—Ce n'est pas sûr.

—Tu paraîs content cependant?

—Un peu. Si je n'entre pas chez notre dame, Buret, qui me veut du bien, m'a indiqué autre chose.

—Quoi donc?

—Un petit commerce qui m'irait comme un gant.

—Bah!

—Surtout si j'avais une jolie femme qui voulût s'en occuper.

—Une jolie femme à toi, Clopin!

—Eh! je m'en arrangerais comme un autre.

—Mais de l'argent?

—Il n'en faut pas tant et Buret m'a offert de m'en trouver. Il a confiance en moi.

Les jours suivants, Clopin ajoutait volontiers quand on lui parlait de ses projets:

—J'en ai assez à la fin de croupir dans ma cabane près d'une mare à grenouilles et de gagner mesquinement trente sous par jour. Pour amasser quelque chose, il n'y a encore que Paris, allez. Buret me l'a répété cent fois et il n'a pas tort. Mais il me faudrait une femme .... J'en connais bien une.... Ah! si elle voulait, la coquine!

Toutefois il ne se pressait pas de prendre un parti et continuait son train de vie.

Clopin était doué d'une intelligence, ou plutôt d'un esprit de ruse peu ordinaire.

Certainement il ne connaissait pas le cahier bleu de Me Plessis.

Mais il comprenait à merveille le péril qu'il y avait pour lui à démasquer trop tôt ses batteries.

L'affaire de Fontaine-aux-Bois était toute récente encore.

Si à Paris les événements se succèdent avec une telle rapidité qu'ils se font presque aussitôt oublier les uns les autres, il n'en est pas de même au fond des campagnes.

Pour les habitants du village de Fontaine et les fermiers de la duchesse de Brévannes le sang de son petit-fils était chaud encore pour ainsi dire et on était loin d'être d'accord sur la manière dont il avait été répandu.

Tous les habitants du pays connaissaient M. André.

On l'avait vu la veille de sa mort, gai, heureux de vivre, rayonnant de jeunesse, de belle humeur et de santé.

Son suicide était tout ce qu'il y avait de plus invraisemblable et pour l'admettre il avait fallu l'indifférence de deux aimables magistrats, bienveillants et vivants, sans ambition, ennemis de toute gêne et de tout travail sérieux, prêts pour ne pas manquer une partie de plaisir concertée d'avance, avec une table bien servie dans un cabinet particulier du boulevard et des jolies filles autour, à relâcher cent criminels, s'il l'avait fallu.

Mais les paysans de Fontaine et des environs avaient mal accueilli cette décision si légèrement prise.

La suite à dimanche prochain.